

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 15.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Un an \$1.00 Six mois 80 Trois mois 25		

MONTREAL, 11 AOUT 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XV

(Suite)

La mère Gay, profitant du désordre, s'était jointe à un groupe qu'elle savait secrètement hostile à Pharold, et sa colère contenue, tant que le regard sévère du chef de la tribu avait pesé sur elle, ne tarda pas à s'exhaler en sarcasmes et en récriminations,

— Eh bien ! mes braves, dit-elle, Pharold vous a encore une fois passé la bride autour du cou et vous vous êtes laissé faire comme des agneaux. Ce sera donc toujours la même chose, malgré vos belles résolutions !

Et ne recevant pas de réponse, après un silence elle ajouta :

— Et ce pauvre Pierre, que va-t-il devenir ? Cela ne vous inquiète guère, vous autres, parce que vous en êtes quittes à bon marché !

Mais prenez garde que ce qui lui est arrivé ne vous pende à l'oreille. Oui, mes poulets, j'ai entendu ce matin Pharold dire à Brun qu'il était résolu à mater les mécontents, dût-il, pour



C'était un jeune homme de dix-huit ans. (Page 164, col. 2.)

cela, les chasser tous ; et fil est l'homme de parole, vous l'avez vu !

— Oui, et il a bien fait, répliqua un bohémien ami de Pharold qui l'avait entendu, et il vous aurait arraché votre langue de vipère qu'il aurait encore mieux fait ! Allez ! taisez vous, mère Gay. Je ne suis pas un Pierre, moi, et je vous connais trop bien pour me laisser m'oreiller par vos paroles. Allez chercher vos duendes ailleurs !

La mère Gay ne se fit pas répéter l'invitation. Tout en maugréant quelques injures, au milieu desquelles les mots : lâches ! imbéciles ! se détachèrent assez nettement, elle doubla le pas et se dirigea vers un groupe de femmes qui venaient immédiatement après les chariots.

Un peu à l'écart de ce groupe, elle avait aperçu Léna qui marchait seule, la tête enveloppée dans un mouchoir noué sous son menton et lui cachant presque entièrement le visage. Au pas saccadé de

la jeune femme, à certains mouvements convulsifs de sa poitrine, elle avait cru deviner qu'elle pleurait, et l'occasion lui parut bonne à utiliser.

Elle s'approcha sans bruit de Léna, l'examina avec attention tout en ayant l'air de compatir vivement à sa tristesse; et s'étant assurée qu'elle avait deviné juste :

—Vous avez bien raison de pleurer, ma jolie Léna, dit-elle; car, notre pauvre Guillaume, nous ne le reverrons peut-être jamais !

Léna tressaillit.

—Croyez-vous donc qu'ils l'aient pris ? demanda-t-elle après un silence.

—Il y a longtemps qu'il nous aurait rejoints, s'ils ne l'avaient arrêté... Pauvre Guillaume ! c'était le plus beau jeune homme de la tribu, et tout le monde vous mariait avec lui avant que ce vilain Pharold vous épousât malgré vous.

Toute à ses inquiétudes, Léna ne fit aucune attention aux dernières paroles de la vieille femme; à peine entendit-elle; Guillaume seule la préoccupait.

—Et s'ils l'ont pris, demanda-t-elle, que pensez-vous qu'ils lui fassent ?

—Pierre a tiré sur les gardes, il y a eu mort d'hommes, peut-être. Ils le pendront certainement... à moins que Pharold ne le sauve, ajouta la mère Gay en voyant la jeune femme frissonner d'horreur. Et il est si hardi et si rusé, ce Pharold, que, s'il le veut, il le tirera facilement d'affaire.

—Si Pharold peut le sauver, dit Léna en relevant la tête avec fierté, il le fera.

—Oh ! bien sûr... si toutefois la chose n'est pas trop difficile; car vous avez entendu ce qu'il a dit : le plus important et le plus pressé est de conduire la tribu en lieu de sûreté; et, pour sauver un enfant qu'il n'aime guère, il n'ira pas risquer sa vie et surtout celle de quelques-uns des nôtres... A moins, ajouta-t-elle d'une voix mielleuse, qu'il n'y soit décidé par les caresses et les prières de certaine personne à laquelle il n'a jamais su rien refuser, et, cette personne-là, vous la connaissez bien, ma jolie Léna.

—Mais comment voulez-vous que je lui en parle ? répondit la jeune femme en baissant les yeux. Il me dira encore des choses dures, comme il l'a fait tout à l'heure.

—Et cela vous arrête, Léna ? Vous ne voulez rien essayer en faveur de ce pauvre Guillaume qui, pour contenter un de vos caprices, eût donné sa vie avec bonheur ? Alors, il a bien fait de se laisser prendre, le pauvre enfant, car votre dureté l'aurait tué, et mieux vaut encore mourir tout d'un coup, de la main du bourreau, que de languir avec le cœur brisé; on souffre moins. Mais vous n'avez pas dit ce que vous pensez, Léna, ajouta la vieille sorcière en prenant la main de la jeune femme dans les siennes, et, bien que je sois trop discrète pour en rien laisser voir, je sais aussi bien que vous ce qui se passe dans votre petit cœur.

—Alors, mère Gay, dit la jeune femme en dégageant sa main avec une sorte de violence, vous devez savoir que je ne veux rien faire qui soit mal, ni rien écouter qui ne puisse être dit tout haut.

—Je ne le sais que trop, Léna, répartit doucement la vieille femme. Je vous ai vue ce soir causer avec Guillaume, et je

n'avais pas besoin de vous entendre pour comprendre ce que vous lui disiez. Vous avez été bien dure ! C'est le désespoir où vous l'avez mis qui l'a décidé à suivre Pierre, car il n'y serait pas allé sans cela et c'est un peu votre faute s'il a été pris. Quand ce ne serait qu'à cause de cela, il faut parler pour lui, mou enfant. Pauvre Guillaume ! il est déjà bien assez malheureux. Il doute de vous, à présent, et pourtant c'est lui que vous aimez, ma jolie Léna, et vous n'avez jamais aimé que lui !

Le cœur de la jeune femme était en proie à mille sentiments contradictoires, dont sa rougeur et son émotion trahissaient la lutte. Mais Brun lui épargna l'embarras de répondre. Il avait en partie deviné ce qui se passait et il vint se placer auprès d'elle sans affectation, mais en lançant à la mère Gay un regard d'une signification si claire et si accentuée, que la vieille sorcière s'esquiva sans qu'il fût besoin de lui en intimer l'ordre.

Cependant, tandis que la tribu se dirigeait vers le souterrain, Pharold avait pénétré dans le parc. Élevé à Montbrun, il le connaissait de longue date et il eût pu, au besoin, y déjouer les poursuites des gardes les plus habiles. Aussi se dirigea-t-il hardiment par l'allée de marronniers, vers la maisonnette du garde, pensant que, si Guillaume avait été arrêté, Cottin ne manquerait pas de l'y conduire.

Bien qu'il éprouvât pour le jeune homme une antipathie instinctive pour cette raison même, il était résolu à tenter les plus grands efforts pour le sauver. Il ne voulait pas qu'on pût accuser ses sentiments personnels d'avoir influé sur sa conduite.

Ayant trouvé la maisonnette obscure et silencieuse et les alentours déserts, il prit une allée qui conduisait en droite ligne au château, pour y devancer les gardes s'ils n'y étaient pas encore rentrés.

Il avait été bien inspiré. A mi-chemin, il entendit le bruit de leurs pas dans une allée latérale, et, un instant après, il les aperçut escortant les deux blessés qu'on emportait sur des civières.

Il se jeta aussitôt dans le fourré et s'avança à leur rencontre, cherchant à distinguer, dans le groupe confus qu'ils formaient, les costumes et les visages. Mais de grands arbres ombrageaient l'allée, et la nuit était si sombre sous leurs branches, qu'il n'y put réussir, même lorsqu'il fut arrivé à quelques pas de la troupe.

Cependant, il crut apercevoir, entre deux gardes, un homme dont l'allure et l'attitude semblaient être celles d'un prisonnier, et dont la tournure lui rappela vaguement Guillaume.

Ne voulant pas s'éloigner sans emporter une certitude, il se jeta résolument dans l'allée, la traversa en passant si près des gardes, stupéfaits de cette apparition, qu'il les effleura presque et reconnut distinctement Guillaume dans le prisonnier qu'ils emmenaient.

Cottin, lui aussi, reconnut Pharold. Il poussa un cri de joie et de surprise, et abaissa son fusil.

Mais avant qu'il eût eu le temps de l'armer le bohémien, réfugié dans le taillis, était déjà hors de vue, et quelques minutes après, en dépit de la chasse acharnée que lui donnaient les gardes dont il entendait le pas précipité retentir dans toutes les directions, il franchissait sans encombre le mur du parc.

XVI

Cependant le comte d'Erbray et le colonel d'Availles n'avaient pas perdu le temps qui s'était écoulé depuis leur séparation jusqu'aux scènes que nous venons de décrire.

Le colonel avait assisté M. Ardouin, le bailli de Pierric, dans son enquête, bien qu'il fût persuadé d'avance qu'elle ne devait aboutir à aucun résultat, et sa prévision s'étant trouvée juste malgré la sagacité déployée par le bailli, il avait mis à profit les loisirs que lui laissait cette tâche ingrate pour prendre quelques mesures dont l'urgence lui parut nécessaire.

Il plaça des hommes sûrs en observation aux alentours de Trévenec, et d'Erbray, pensant que Pharold y viendrait peut-être rôder, afin de reconnaître par ses propres yeux ce qui se passait dans le camp ennemi. Persuadé d'ailleurs qu'il ne s'éloignerait pas du pays tant que la bande y demeurerait, il fit en outre partir quelques cavaliers, en leur recommandant de battre la campagne, et, s'ils rencontraient Pharold, de chercher moins à l'arrêter, ce qui n'était guère possible à un homme isolé, qu'à surveiller ses mouvements.

A six heures le comte d'Erbray arriva à Trévenec avec le prévôt de Derval, et il y trouva le colonel et M. Ardouin, qui venaient de rentrer.

On tint immédiatement conseil. Le comte était tellement irrité de l'audace du bohémien, dont il ne crut pas devoir passer la rencontre, et ce qu'il appelait les menaces, sous silence, qu'il voulait sur-le-champ faire arrêter la tribu toute entière.

Mais le colonel lui fit comprendre, non sans quelque difficulté, que ce serait aller directement contre le but qu'on poursuivait, Pharold sachant parfaitement qu'on ne pouvait retener toujours les bohémiens, et n'ayant pas de meilleurs moyens, pour mettre un terme à ces mesures de rigueur, que de disparaître du pays. On était sûr, au contraire, disait-il, en laissant la tribu libre en apparence, mais enfermée en réalité dans le réseau invisible et constant d'une surveillance étroite, de saisir le coupable au moment plus ou moins prochain, mais inévitable où il essaierait de se remettre en communication avec les siens.

Son avis l'emporta après une assez longue discussion, et il fut décidé que la tribu, tant qu'elle ne manifesterait pas d'intention de départ, ne serait aucunement inquiétée.

Mais on doubla le nombre des hommes qui l'épiaient secrètement, et il leur fut fait les recommandations les plus expresses de ne pas perdre de vue les bohémiens un seul instant. Un second cordon de sentinelles fut en outre placé à toutes les issues des bois de Montbrun, avec ordre d'y épier l'arrivée de Pharold, et surtout la sortie de la tribu, afin qu'on en fût immédiatement informé.

Enfin des cavaliers furent chargés de battre constamment la campagne environnante, et par suite d'en rendre le séjour presque impossible à l'assassin, ce qui devait hâter l'instant où, se réfugiant dans les bois, il chercherait à regagner son camp.

Il était presque dix heures du soir lorsque tous les ordres nécessaires à l'exécution de ces mesures furent délivrés et remplis, et d'Availles, vivement appuyé en cela par Mme de Trévenec, insista pour que le comte d'Erbray, brisé par tant de fatigues et d'émotions, allât prendre quelques heures de repos.

Il lui promettait de l'éveiller dès que les nouvelles attendues de Montbrun seraient arrivées.

Mais le comte s'y refusa, et il voulut même, bien qu'on essaya de l'en détourner, s'assurer de ses propres yeux de l'état de Marguerite.

Par une étrange bizarrerie qu'il eût eu peine lui-même à s'expliquer, malgré les terribles événements de la nuit précédente, il n'éprouvait aucune répugnance à se retrouver en face de cette jeune fille qu'il avait faite orpheline. Il lui semblait même, tant l'habitude était prise, dans son esprit, de séparer Lalandec de sa fille, que la vue de ce doux et pur visage, sur lequel ses yeux aimaient tant à se reposer, rendrait un peu de calme et d'apaisement à son âme troublée.

Sans être encore grave, l'état de Marguerite donnait toujours des inquiétudes. Un peu de calme avait d'abord succédé à la crise nerveuse dont elle avait été saisie en apprenant la disparition d'Edouard. Mais l'inquiétude ne tarda pas à la replonger dans son agitation première.

On eut beau lui cacher les craintes inspirées par les tristes découvertes du colonel, et par tout ce qui s'était passé depuis lors, lui donner même des explications et des espérances de nature à la tranquilliser, force avait été de lui dire qu'on ignorait toujours ce qu'était devenu Edouard, une fausse joie, suivie d'une déception nouvelle, pouvait lui porter un coup terrible.

Elle ne fut pas dupe de ces précautions. Son imagination ébranlée lui retraça les plus sinistres visions, un violent délire s'empara d'elle, et il prit bientôt de telles proportions, que le médecin, ne pouvant dompter les écarts de cette raison troublée, fut obligé de les suspendre en la plongeant dans le lourd et stupéfiant sommeil de l'opium.

La jeune fille céda enfin, sans résistance, à cette influence toute puissante, et elle y trouva l'oubli, mais non le repos. As-oupie plutôt qu'endormie, elle tressaillait parfois dououreusement sur sa couche, et de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine, comme si elle eût eu conscience des sinistres images qui traversaient encore son cerveau surexcité.

Ce fut dans cet état que la trouva le comte d'Erbray, et ne pouvant supporter la vue de sa souffrance, il se retira bientôt, déchiré de douleurs et de remords, et redescendit au grand salon du premier étage, où Mme de Trévenec et le colonel d'Availles l'attendaient. Là, cédant enfin à leurs instances, il consentit, vers minuit, à se coucher tout habillé sur un canapé, et à y prendre quelques instants de repos.

Il y croyait rester une heure à peine. Mais la fatigue le plongea bientôt dans un sommeil de plomb qui l'y retint jusqu'au jour.

Lorsqu'à son réveil, à six heures du matin, la lumière du soleil frappa ses yeux, et qu'il apprit qu'aucune nouvelle n'était encore arrivée de Montbrun, il se leva fort inquiet et décidé à s'y rendre sur-le-champ.

Mais un domestique arriva enfin chargé d'un message fort sommaire.

Cottin, redoutant la colère de son maître, n'avait voulu se fier qu'à lui-même du soin de lui donner les détails de l'expédition manquée. Il lui faisait seulement dire qu'une rencontre avait eu lieu, où le baron d'Escoublac et un autre garde avaient été grièvement blessés; que, grâce au désordre pro-

duit par cette lutte, les bohémiens avaient pu s'échapper, mais en laissant un des leurs entre ses mains, et qu'il avait la certitude que Pharold se trouvait dans le parc ou dans les bois.

Le comte et d'Availles montèrent aussitôt à cheval, l'un pour avvertir les sentinelles postées aux alentours du bois de la présence de Pharold, l'autre pour se rendre à Montbrun.

Furieux de l'insuccès d'une tentative dont il avait cru la réussite assurée, le comte, en toute autre circonstance, eût fait retomber tout le poids de sa colère sur ses gardes, et particulièrement sur Cottin, sans s'inquiéter s'ils étaient ou non coupables.

Mais songeant qu'il pourrait encore avoir besoin de leurs services, il maîtrisa sa colère, et arriva résolu, quoi qu'il apprît, à se montrer indulgent.

On l'informa tout d'abord que le baron d'Escoublae, qu'on avait installé tant bien que mal dans un des appartements du château, et dont l'état était fort grave, demandait instamment à le voir.

—A-t-on fait venir le médecin? demanda-t-il froidement.

—Oui, monsieur le comte. Il est encore auprès du blessé.

—Alors il est inutile que je le dérange. Dites que j'irai tout à l'heure, envoyez-moi Cottin.

Et le comte, plus préoccupé de son échec que de l'état du baron, se mit à se promener dans la cour en attendant son garde.

—Eh bien! maître Cottin, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, malgré toutes vos belles promesses, vous n'avez donc rien fait qui vaille?

Le garde arriva fort humble et fort inquiet; il se rassura aussitôt.

—Non, monsieur le comte, dit-il. Mais ce n'est pas ma faute si nous avons manqué le gibier.

—A qui donc dois-je m'en prendre alors?

—Aux gens qui m'accompagnaient. C'est leur hésitation qui a tout perdu. Il y a eu un moment où Pharold s'est livré lui-même, et nous le tenions s'ils n'eussent reculé. Peut-être aurions-nous eu deux ou trois blessés de plus, mais le succès était certain. Malheureusement ils m'ont abandonné, et, lors que je suis arrivé au pied du mur du parc, comme je n'avais plus que deux hommes avec moi, et qu'ils étaient plus d'une vingtaine armés de fusils, j'ai bien été obligé de le laisser partir.

—Mais comment tout cela s'est-il passé? demanda le comte. Je ne sais rien que ce que vous m'avez fait dire.

Cottin attendait la question et s'était préparé à y répondre. Il entama aussitôt le récit des événements que nous connaissons, en les arrangeant quelque peu, et en donnant surtout au rôle qu'il y avait joué un relief fort exagéré.

Le comte l'écouta sans l'interrompre et avec le plus grand calme apparent.

—Le garde est-il dangereusement blessé? demanda-t-il ensuite.

—Sa blessure ne paraissait pas grave, tout d'abord. Mais il paraît qu'il va beaucoup plus mal depuis ce matin.

—L'avez-vous vu?

—Non. Mais sa femme est venue tout à l'heure voir si on ne pouvait pas lui envoyer le médecin, et c'est d'elle que je tiens cette nouvelle.

—Pauvre homme! fit le comte d'un air de commisération profonde, il faut veiller à ce qu'il ne manque de rien, Cottin,

et il faudrait bien aussi donner aux misérables qui commettent de pareils crimes une leçon dont ils gardassent le souvenir.

—C'est l'audace de ce Pharold qui les soutient et les encourage, répartit vivement Cottin. Ils comptent sur son adresse pour les tirer des mauvais pas où ils s'engagent, et, s'il était pris, ils changeraient de ton et d'allures. Il n'est pas facile de l'arrêter, j'en sais quelque chose, mais je ne serai peut-être pas toujours aussi malheureux, et si monsieur le comte voulait encore essayer...

—Si je le veux! s'écria le comte. Je ferais la fortune de l'homme qui livrerait à la justice le misérable qui a assassiné mon fils!... Mais que voulez-vous dire? Avez-vous donc déjà arrêté quelque plan nouveau?

—Pas encore, mais j'ai été frappé, en y réfléchissant, de l'intérêt de Pharold pour ce jeune bohémien que nous avons déjà arrêté. Il fallait qu'il fût bien inquiet de ce qu'il était devenu pour nous suivre jusqu'à la porte du château, et se jeter ainsi presque au milieu de nous, et lui ou les siens feraient quelque tentative pour le délivrer, que je n'en serais pas étonné. C'est un de ses parents, sans doute, peut-être son fils!

—Plût à Dieu! fit le comte avec une violence haineuse. Je lui ferais sentir à son tour ce que sont les angoisses d'un père qui tremble pour la vie de son fils!

—Peut-être, reprit Cottin, pourrait-on se servir de ce jeune homme, le gagner même.

—Oui, oui, je vous comprends! s'écria le comte, se jetant avec avidité sur l'idée qui lui était offerte. Mais comment s'y prendre? ajouta-t-il après un instant de réflexion. Il faudrait que pour être instruit du jour et de l'heure où ces bohémiens tenteront de le délivrer, pour les décider même à le faire, s'ils hésitent, il pût communiquer avec eux, et de façon à ne pas éveiller leurs soupçons.

—C'est facile, monsieur le comte, répliqua Cottin. Il est dans la geôle, dont la fenêtre donne sur les fossés, à côté de l'arche. L'endroit est isolé et désert, sans compter que la nuit, à cause des grands arbres de la futaie, il y fait noir comme dans un four. Je suis sûr que si une personne en qui les bohémiens auraient confiance allait leur dire, de la part de ce jeune homme, de venir ce soir lui parler à cette fenêtre, ils n'hésiteraient pas à le faire, et quand une fois il les aurait décidés à le tirer de là en sciant les barreaux de la fenêtre, on pourrait d'un même coup de filet prendre, non-seulement Pharold, mais une partie des braconniers.

Sans doute. Mais qui leur envoyer? Ils se délieront d'un garde ou d'un domestique, même d'un étranger.

—Monsieur le comte oublie Breton, le marchand de gibier, répartit Cottin avec un sourire. L'affaire de cette nuit a été si bien préparée, que les drôles n'y ont vu que du feu, et n'ont pas le moindre soupçon contre lui. Sa visite leur semblera toute naturelle, au contraire. Il doit craindre que ce jeune homme ne le trahisse, et il est de son intérêt de le faire évader.

—Et vous pensez que ce Breton consentira, et que nous pouvons compter sur lui?

Cottin cligna de l'œil d'un air narquois et familier.

—J'ai déjà dit à monsieur le comte qu'il n'avait rien à me refusé, répondit-il.

Le comte eut un geste de colère et de dégoût. Mais il se contenta.

—Eh bien! répliqua-t-il, faites chercher cet individu et l'amenez ici le plus tôt possible, mais sans lui rien confier encore. Il faut d'abord que je voie le prisonnier, et sache ce qu'on en peut attendre. Dites au geôlier de le conduire dans le salon du rez-de-chaussée. Il m'y trouvera.

Et il entra dans le salon où il avait ordonné qu'on lui amena Guillaume. Celui-ci ne tarda pas à paraître. Nous l'avons déjà entrevu. C'était un jeune homme de dix-huit ans, dont toute la personne, d'une élégance et d'une proportion de formes parfaites, plaisait par une sorte de grâce naturelle et un peu sauvage.

(La suite, au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

III

(Suite.)

—Entrez ! dit Marie-Anne.

Et le petit George parut, avec un panier au bras en disant :

—Bonsoir, monsieur et madame Florence. Voici quelque chose que mes parents vous envoient.

Ma femme découvrit le panier : c'étaient de magnifiques côtelettes de porc et des boudins de toute beauté, sur une large assiette, ce qui nous fit pousser un cri d'admiration.

—Comment.. comment !.. dit ma femme, mais nous ne pourrions jamais assez vous remercier.

—Nous avons tué hier, dit George, et mon père a bien recommandé de choisir pour vous de beaux morceaux.

Nous étions émerveillés.

Je forçai George de mettre deux bonnes poignées de noix dans ses poches, et je lui répétai de remercier mille fois ses parents de l'attention qu'ils avaient eue pour nous. Il me le promit et partit tout joyeux.

Ainsi, bien loin d'être mal avec M. Jacques Rantzau, comme nous l'avions craint, nous étions au nombre de ses amis, car on n'envoie de tels présents qu'à des amis.

Je ne vous dirai pas que ces côtelettes et ces boudins étaient des meilleurs que nous ayons jamais goûtés ; venant de Mme Charlotte Rantzau, cela va sans dire ; ce n'est pas dans de pareilles maisons qu'on néglige les

assaisonnements, et cette dame avait d'ailleurs la réputation d'être la meilleure cuisinière du pays, avec Mme Guérito Limon, la femme du brasseur. Mais ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est l'assurance d'avoir la paix avec tout le monde ; sans la paix et la tranquillité, tout le reste n'est rien, et l'existence vous paraît amère. Si les Rantzau se haïssaient entre eux, ils avaient au moins le bon esprit de laisser les autres en repos, et de regarder l'instruction de leurs enfants comme un bien. M. Jean me saluait chaque fois que j'avais l'honneur de le rencontrer, soit au village, soit ailleurs, et son frère me tirait aussi son chapeau, de sorte que je jouissais du plus grand calme dans l'accomplissement de mes devoirs.

M. le curé Jannequin, lui, par son âge et sa position, avait plus que tout autre le droit de rappeler ces gens notables aux sentiments chrétiens, et je me rappelle avec quelle finesse un jour il dit à M. Jean de grandes vérités, sans avoir l'air de parler de lui.

C'était environ trois mois après la mort de M. Fortier, un jeudi matin, pendant les grandes chaleurs de l'été ; M. le curé m'avait fait prévenir qu'il venait d'arriver un malheur dans la montagne, et que nous allions porter le viatique au hameau des Bruyères.

Le jeudi, dans cette saison, tous les enfants sont au bois à ramasser des myrtilles ; je me trouvais donc bien embarrassé de rencontrer un porte-clochette, quand par bonheur le petit

George Rantzau vint à passer devant la maison d'école.

—George, lui dis-je, va prévenir ton père que tu viens avec nous porter la clochette des agonisants ; va dépêche-toi, nous allons aux Bruyères.

Les enfants ne demandent pas mieux que de courir, et surtout d'avoir un rôle dans ces tristes cérémonies. Il partit aussitôt et moi j'entraî dans la sacristie pour m'habiller. George arriva quelques instants après, je lui mis un petit surplis, en lui donnant la clochette : M. Jannequin nous attendait à la maison de cure, et nous partîmes en toute hâte, avec le Saint Sacrement. Le cas était grave, nous n'avions pas une minute à perdre : Jean Pierre Abba, bûcheron de M. Jean Rantzau, venait de tomber d'un grand sapin, qu'il ébranchait à la cognée, et ses reins ayant porté sur une grosse racine, tout le bas du corps restait comme mort.

Nous marchions donc en allongeant le pas. Les vieilles

gens du village, au bruit de la sonnette, venaient aux fenêtres et récitait la prière. Une fois sur la côte, dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères, la grande chaleur du jour nous força de ralentir notre marche. Personne ne parlait, mais combien de pensées vous viennent en songeant à la mort, et comme on s'écrie en soi-même :

“ Mon Dieu, que l'homme est petit de chose !... Ces millions d'êtres qui bourdonnent autour de nous, toute cette poussière connaît les joies de la vie, et le pauvre malheureux, notre semblable, est là-bas, étendu sans espoir de se relever... Que serions-nous donc de plus que le dernier de ces insectes, si la vie éternelle ne nous avait pas été promise ?



Personne n'écoutait mieux qu'eux ! (Page 163, col. 1).

La sueur nous couvrait le front, et M. le curé, déjà courbé par l'âge, était forcé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine. La tristesse de ce haut pays nous gagnait aussi ; cette terre sèche, où rien ne pousse que des bruyères et des ronces, ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs ; ce silence de midi, si profond que vous entendez à deux cents pas une cigale qui chante, sont des choses qu'on ne peut ni peindre ni se figurer. Je n'étais jamais venu si loin, et l'idée que des êtres humains vivaient là me paraissait étrange ; à chaque instant je me demandais :

— De quoi vivent-ils ? Qu'est-ce qu'ils mangent ?

Et j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Je cherchais aussi dans quel endroit ils pouvaient demeurer, et seulement au bout d'une heure, au détour d'une roche en pointe, je vis trois ou quatre vieilles baraques couvertes de bardeaux, avec des lucarnes, les unes remplies de paille, les autres garnies de petites vitres presque toutes cassées, les portes branlantes, les escaliers usés et dis-joints, enfin quelque chose d'épouvantable et qui ressemblait bien plus à des tanières de bêtes sauvages qu'à des habitations humaines. Je croyais connaître toutes les misères de ce monde, mais là je changeai d'idée.

Devant une de ces abominables baraques se trouvaient des êtres, hommes et femmes, qui nous regardaient venir, les hommes en pantalons de toile percés aux genoux et tombant en loques le long des jambes, les femmes avec des robes semblables et les cheveux sur les épaules, comme du chanvre, enfin qu'est-ce que je puis dire ? C'est ce qu'on appelle les Bruyères. Derrière, sur une petite hauteur, s'étendaient trois ou quatre champs qui paraissaient avoir été remués ; mais faute d'eau rien n'y venait, en avait de la peine à reconnaître que c'étaient des pommes de terre.

En regardant ces choses, nous arrivâmes à la porte de Jean-Pierre Abba. George s'était remis à sonner, les malheureux se prosternaient. Et d'abord nous entrâmes dans une espèce de cuisine, l'âtre couvert de cendres dans un coin, les petites poutres du plafond si basses qu'il fallut nous découvrir. Une vieille femme, la tête toute grise, était assise sur un escabeau, ses deux bras secs et jaunes pardessus le chignon ; elle ne remuait pas et sanglotait par secousses. M. Jean Rantzau et Louise se tenaient debout près d'elle, étant accourus tout de suite à la nouvelle du malheur. M. Jean disait :

— Courage, Zalie, courage !... Je ne vous abandonnerai pas... non... jamais... jamais... Jean Pierre était un brave homme, un de mes vieux compagnons... un ancien ouvrier de mon père... Ne craignez rien... Comptez sur moi !

Cette pauvre vieille, la tête sur les genoux, les pieds nus à terre, ne répondait pas un mot. On n'a jamais rien vu de plus terrible ; j'en devins toute pâle et M. le curé aussi.—M. Jean disait encore :

— Pensez, Zalie, que votre garçon, votre brave Cyriaque, vous reste, et qu'il ne manquera jamais d'ouvrage ; j'en aurai toujours pour lui !

C'est ce que nous entendîmes à la porte, en essayant la sueur qui coulait de nos joues. George secouait la sonnette. Quand nous entrâmes, M. Jean nous salua en se penchant ; il avait des larmes plein les yeux ; Louise aussi pleurait. Nous restâmes un instant sans parler, pour nous remettre, et M. Jean, montrant la petite porte au fond, nous dit à voix basse :

— Il est là.

Alors ayant découvert le Saint-Sacrement, M. le curé entra. Je le suivis ; George derrière, puis M. Jean, Louise et les autres, excepté la pauvre vieille. Tout était sombre, et malgré les deux petites lampes qui brillaient sur la table, à droite et à gauche du petit crucifix en cuivre, de l'assiette pleine d'eau bénite, avec une brindille de buis, et de l'autre assiette où se trouvait une mèche de coton pour l'huile sainte, malgré ces deux lumières jaunes, on ne voyait rien. Seulement au bout d'une seconde, sur un vieux lit à droite, nous découvrîmes le père Abba, couché tout de son long, pâle comme un mort, les joues creusées de larges rides, les yeux enfoncés, et quelques touffes de cheveux gris comme hérissés autour du front. Il ne bougeait pas d'abord, mais au bruit de la sonnette il fit un effort pour se retourner.

— Restez, Abba, lui dit M. le curé, restez... Dieu vient à vous !...

En même temps dehors la prière des agonisants commençait.

— Pouvez-vous encore m'entendre et parler ? demanda M. le curé.

— Oui, répondit Abba, je vous entends.

Aussitôt M. le curé se pencha sur le lit, pour recevoir la confession de ce malheureux ; cela dura bien dix minutes. Nous, plus loin, nous étions à nous regarder, pensant que le Seigneur en ce moment même était au milieu de nous ; qu'il nous voyait et nous entendait dans ce grand silence, selon ses divines paroles aux apôtres : " Quand vous serez trois réunis en mon nom, je serai parmi vous." Ce qui nous faisait trembler.

Après la confession, Abba reçut l'absolution et le corps du Sauveur. Nous priions tout bas ; dehors les trois ou quatre femmes priaient aussi ; Zalie seule sanglotait. Le pauvre vieux bûcheron paraissait plus calme, il regardait le plafond obscur, à la lumière des deux petites lampes. La vue de ce monde s'en allait pour lui ; il avait assez souffert, l'heure de la rédemption et du salut éternel approchait.

Nous sortîmes alors et nous reprîmes le chemin du village, redescendant la grande côte, bien fatigués ; M. le curé et moi devant, M. Jean et Louise ensuite, et George derrière avec sa clochette, tous pensifs et la tête courbée. Il pouvait être trois heures et nous approchions de la sapinière au-dessus des Chaumes, quand voilà qu'un bûcheron arrive, son large feutre rebattu et la face pâle, criant d'une voix rude :

— Il n'est pas mort ?

— Non, pas encore, Simon, lui répondit M. le curé ; mais dépêchez-vous.

— Oh ! quel malheur, cria cet homme, quel malheur !

Et sans s'arrêter, il se remit à grimper, coupant au court par les ronces. Alors M. le curé souriant avec tristesse, et le regardant s'éloigner comme un sanglier à travers les épines me dit :

— C'est le beau-frère d'Abba. Depuis quinze ans ils s'en veulent à cause d'un coin de chênevière, que chacun prétendait lui revenir à la mort du père. Ils ont juré cent fois de s'exterminer et se sont fait bien du mal... Maintenant celui-ci s'arrache les cheveux, en apprenant le malheur de son parent, et l'autre, qui va paraître devant Dieu, lui pardonne pour qu'il lui soit pardonné !... Seigneur, faut-il donc que la mort seule

et la crainte de ta justice nous rapprochent?... Faut-il que nous ne soyons réconciliés que dans la terre? Les biens de ce monde, que sont-ils auprès de l'éternité?

M. Jannequin avait l'air de me parler à moi seul; mais Jean Rantzau, Louise et George entendaient tout et pouvaient en faire leur profit.

Nous eûmes le temps de rêver à ces grandes vérités avant de rentrer au village, sur les quatre heures de l'après-midi. Nous mourions de soif et ce fut un véritable plaisir pour nous d'arriver enfin devant la maison de M. Jean, où l'on se sépara. M. Jacques regardait par sa fenêtre en face; le petit George courut lui dire qu'il allait revenir tout de suite, après avoir déposé son surplis et sa clochette. Il me suivit aussitôt à l'église, où, nous étant deshabillés, chacun prit le chemin de sa maison.

Ma femme avait mis de côté mon dîner; je me mis à table, mon petit Paul sur les genoux, et je mangeai de bon appétit. Qu'on est heureux, après de fatigues pareilles, de se reposer au milieu de ceux que l'on aime!

IV

On voit, d'après ce que je viens de raconter, que M. le curé ne laissait passer aucune occasion de ramener M. Jean et M. Jacques Rantzau à leurs devoirs de chrétiens; mais à quoi servent les bonnes paroles et les meilleurs conseils, quand la haine a jeté des racines dans le cœur de gens durs, qui ne voient que leur intérêt en ce monde? Et surtout quand ces gens vivent au même village, l'un en face de l'autre, et que chaque jour ils trouvent de nouvelles occasions de se détester. C'est ce que nous vîmes bientôt.

En ce temps, il fallait nommer un nouveau maire à la place de M. Fortier. Tout le pays pensait aux frères Rantzau; mais ils avaient déjà refusé cette charge autrefois, disant que leurs propres affaires les empêcheraient de surveiller celles de la commune. On parlait donc tantôt de M. Rigaud, l'aubergiste du Pied-de-Bœuf, tantôt de M. Limon le brasseur; mais cela traînait de jour en jour, et rien ne se décidait, quand, vers la fin de juin, M. Jacques déclara qu'il accepterait s'il était nommé.

Tout le monde croyait que le choix du préfet se porterait sur lui, et cela n'aurait pas manqué, si M. Jean ne s'était aussitôt mis sur les rangs. Alors on vit ce que peuvent les dissensions de familles; tout le village et la vallée furent troublés par ces deux hommes. Ceux des Chaumes, cultivateurs, journaliers, voituriers, gens de métiers, ne voulaient que M. Jean; l'un menait son foin, l'autre son fumier; l'autre travaillait à son labour, fauchait ses prés ou battait en grange chez lui; ceux de la vallée, ouvriers des bois, flotteurs, schlitteurs, bûcherons, ségares, ne connaissaient que M. Jacques, qui leur versait tous les dimanches des dix et même des quinze francs pour le travail de la semaine.

C'est le plus grand trouble dont je me souviens; hommes et femmes s'en mêlaient, jusqu'aux enfants à l'école. A chaque instant j'étais forcé de crier silence et de menacer George et Louise, qui parlaient à leurs voisins. Tout cela vient des parents; ce que les enfants entendent dire chez eux, ils le répètent dehors. Qu'on se figure ma position au milieu de ces

disputes, qui s'étendaient jusque dans les dernières baraques; ma place dépendait de celui qui serait maire, je ne pouvais donc me prononcer ni pour ni contre.

Je pensais même que des êtres tellement animés finiraient par se prendre au collet, par s'empoigner au milieu du conseil municipal, et me réduire à verbaliser contre eux, sur l'ordre formel de M. l'adjoint Rigaud; mais les choses se passèrent avec ordre, car les Rantzau se respectaient eux-mêmes et ne voulaient pas donner au public le spectacle de leurs scandaleuses divisions. M. Jean ayant été nommé, son frère se contenta de donner sa démission de membre du conseil, et durant toute cette semaine on le vit aller et venir le long de la vallée, son mètre sous le bras, veillant à ses coupes, faisant flotter son bois et surveillant ses ségares aussi tranquillement que d'habitude. Seulement le lundi suivant, vers sept heures du matin, comme j'attendais les enfants à la porte de l'école, je le vis passer sur son char à banes, sa grosse tête barbue enfoncée dans les épaules et les yeux à demi fermés, comme un homme qui rêve; ses deux chevaux gris-pommelé allaient bon train. Je le saluai, mais il ne me vit pas et se mit à crier:

—Hue, Grisette!... Hue, Charlot!

Les chevaux filaient sur le chemin de Sarrebourg; bientôt ils disparurent du côté de la Tuilerie. Ces choses me reviennent maintenant. Le soir, vers huit heures, à la nuit, le char à banes rentrait, et je dis à ma femme:

—C'est M. Jacques, qui revient de Sarrebourg. Il est bien sûr allé là-bas pour le procès-verbal que le garde forestier Lefèvre a fait l'autre jour à son domestique.

Mais le lendemain de bonne heure, avant l'ouverture de la classe, tout le village savait déjà que M. Jean Rantzau venait de recevoir une assignation pour comparaître en justice de paix, à cette fin de s'entendre à l'amiable avec Jacques Rantzau, sur le rétablissement d'un chemin qui devait traverser les cinq jours de prairie qu'il avait achetés quelques mois avant, à la vente du père Fortier; et pas plus de vingt minutes après, M. Jean, sur sa grande jument, qu'on appelait Zozotte, les bords du feutre relevés, ses longs éperons horclés aux bottes, son nez crochu recourbé jusque sur le menton, les yeux écarquillés et les joues pâles d'indignation, passait ventre à terre. Il allait consulter l'avocat Colle, à Sarrebourg, et le charger de sa défense; car le chemin que M. Jacques demandait devait diminué de moitié la valeur de la prairie qu'il avait payée si cher, pour empêcher son frère de s'arrondir.

Voilà le commencement de ce fameux procès, où les deux frères Rantzau nourrirent et enrichirent à leurs dépens des quantités d'avocats, d'huissiers, de greffiers, d'arbitres et de juges pendant dix-huit mois; où l'on fit des enquêtes, des contre-enquêtes, des descentes de lieux; où Colle et Gide prononcèrent de magnifiques discours, s'indignant, se fâchant l'un contre l'autre; se moquant de leur ignorance des anciennes et des nouvelles lois, devant le tribunal; et puis riant, se saluant, se donnant la main, quand ils étaient dehors; le commencement de ce procès, où tous les jours arrivaient des hommes de loi, des experts de toute sorte, qui se gobergeaient tantôt chez Jacques et tantôt chez Jean, leur donnant raison à tous les deux, où Gide gagna d'abord à Sarrebourg, où Colle rappela du jugement à Nancy, et fit à son tour condamner M. Jacques. Heureusement, la procédure avait un défaut: il put se pour-

voir en cassation. Le jugement de Nancy fut cassé et l'affaire jugée de nouveau du côté de Dijon. Finalement, au bout de dix-huit mois, Jacques eut son chemin à travers le pré de Jean, qui paya tous les frais! excepté les avocats de M. Jacques, bien entendu, lesquels, de leur côté, je pense, ne s'étaient pas usés la langue pour rien.

Jacques eut donc son chemin! Il lui donna le nom de *Malgré-Jean*, et, quand on parle de ce sentier, les gens du pays disent encore: "Nous allons à la rivière par le chemin de *Malgré-Jean*." Jacques fit même construire un petit pont en bois au bout, sur la Sarre, pour engager le monde à traverser la prairie de son frère, qui ne pouvait plus s'y opposer.

C'est ainsi que ces deux frères s'aimaient!

Et cela ne les empêchait pas d'aller régulièrement à la grand'messe les dimanches; de se mettre dans le banc de la famille, que le père et la mère Rantau leur avait laissé en commun; de s'agenouiller en penchant la tête à l'élévation, leur grand chapeau dans les mains jointes, et d'écouter attentivement M. le curé, prêchant l'union des familles, le pardon des injures et l'oubli des fautes du prochain.

Personne n'écoutait mieux qu'eux! Et puis en sortant, après avoir pris l'eau bénite l'un derrière l'autre, ils se regardaient de travers, ou plutôt ils ne se regardaient pas du tout, et s'en allaient, rêvant au tort qu'ils pouvaient se causer, à la ruine que chacun d'eux souhaitait à l'autre.

Leurs enfants, naturellement, se haïssaient de plus en plus, et je me disais en leur parlant tous les jours de vertus chrétiennes, en leur faisant réciter le catéchisme et les préparant à la première communion, que toutes nos peines étaient perdues; que ni moi, ni M. le curé, ni personne, nous ne pourrions jamais détruire les ronces, les chardons et autres mauvaises herbes, qui jetaient de jour en jour des racines plus fortes dans le cœur de ces pauvres êtres.

J'en étais désolé; mais que voulez-vous? quand on remplit son devoir, le Seigneur Dieu lui-même ne peut vous en demander d'avantage; il mesure à chacun sa tâche, selon sa force et ses moyens.

Une chose pourtant me donnait encore un peu de confiance; la première communion est un acte tellement grave et solennel, que je me disais quelquefois:

—Hé! ce jour-là, les deux vieux, en voyant leurs enfants si heureux, si recueillis, à genoux sur les marches du parvis, en présence de la foule, pour recevoir le corps de notre Sauveur, se laisseront peut-être attendrir; et qui sait si, dans une occasion pareille, ils ne voudront pas se pardonner? Il faut si peu de chose, un bon sentiment, un souvenir du bon temps où l'on s'aimait, une pensée vers ceux qui ne sont plus et qui nous regardent: il ne faut qu'un bon mouvement pour se précipiter dans les bras l'un de l'autre!

(La suite au prochain numéro.)

PETITS COUPS DE CRAYONS.

Guibollard est inépuisable.

L'autre jour il dit à un de ses commis:

—Savez-vous l'anglais?

—Non, monsieur, pas un traître mot.

—Cela ne fait rien. Voici des journaux de Londres, vous couperez tout ce qui vous paraîtra intéressant; moi, je ne ch'рге de la traduction.

* * *

Un ivrogne tombe du troisième étage dans la rue. On le relève un peu étourdi, mais non blessé, et on lui apporte un verre d'eau pour le remettre.

Lui fièrement:

—De l'eau? De quel étage faut-il donc tomber pour avoir un verre de whisky?

* * *

Scénario en deux actes:

Premier acte.—Avant le mariage.

Mlle Julie a le menton appuyé sur ses deux mains et ses coudes posés sur la table.

Henri la contemple avec extase!

—Quel charmant abandon!

Deuxième acte.—Un an après.

Madame est dans la situation ci-dessus décrite. Son mari la regarde en haussant les épaules:

—Quelle tenue, mon Dieu! quelle tenue!



Biscuits Bugarifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête.

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

76 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.